

Une porte sur ce qui est véritable

Au sujet de la qualité de « mise à l'échelle » de l'imagination, l'inspiration et l'intuition

Andreas Heertsch

Les degrés de la connaissance supérieure ne sont pas seulement atteignables pour l'initié. Les expériences qui y sont associées peuvent déjà surgir dans la vie courante sous certaines conditions, seulement elles n'y sont pas souvent remarquées car elles sont de nature très discrète. On doit ajuster son activité du penser, pour ainsi dire à l'ordre de grandeur correct pour les remarquer. Autrement dit : les concepts d'imagination, d'inspiration et d'intuition se laissent ajuster.

Je voudrais, inviter particulièrement les lecteurs de cet essai qui pensent que les degrés de la connaissance supérieure décrits par Rudolf Steiner ne sont plus accessibles dans cette vie-ci. Des autres, qui connaissent mieux cela, j'espère une aide au développement. Avec cela le juste chemin suit ici son cours entre profanation et surélévation « adoratrice » — et ce sont souvent ceux qui pensent que pour eux ces degrés de connaissance ne sont pas accessibles, qui tombent en « adoration » et ceux qui ne partagent pas leur vue, qui reprochent une profanation. Tous les concepts peuvent être approfondis¹, pour autant qu'ils ne sont pas utilisés de manière définitoire. Des définitions ont purement et simplement une valeur très provisoire : elles sont censées fixer une signification noir sur blanc. Par contre, des descriptions et caractérisations de concepts ne sont jamais définitives, au contraire elles invitent à un élargissement. Lorsqu'un concept apparaît selon diverses grandeurs d'utilisation (= niveaux), on parle alors de mise à l'échelle. C'est pourquoi je veux ici mettre à l'échelle les genres de connaissance imagination, inspiration et intuition : elles commencent dans la conscience quotidienne et ne cessent pas de s'élever avec tout ce qui est décrit par Rudolf Steiner.

Imagination

Dans cette acception l'imagination est tout d'abord la faculté de pouvoir se représenter quelque chose. Tandis qu'on se fait une image de quelque chose, on va déjà au-delà de ce qui est immédiatement donné. Au moyen de ces images, ne se réalise aucune connaissance. Elles sont beaucoup plus un moyen de rendre saisissables des impressions, des atmosphères, telles qu'elles émergent tout d'abord plutôt à l'arrière-plan de la conscience. Ces images proviennent au début totalement de la faculté propre de pouvoir se représenter quelque chose.

Pour rendre sensible ce qui est décrit, je décris ici (pour illustration) un petit événement :

Lors d'une randonnée en solitaire de plusieurs jours en Laponie, je m'assis un jour sur une pierre, pour me laisser impressionner par le paysage aride. En attente de charmants êtres élémentaires, je remarquai comment derrière moi s'élevèrent quelques formes mal disposées qui devaient être beaucoup plus grandes que moi. Toute la situation me prit à l'improviste parce qu'au lieu de la gracieuse spiritualité attendue, je me retrouvai soudain placé devant quelques géants querelleurs qui voulaient m'administrer une bonne correction. Ils m'injurèrent : « Voilà que nous avons enfin l'un de ces traînards [au travail, *ndf*] ! » Par chance, il me fut clair que j'avais un « avantage de position » vis à vis d'eux, car j'ai un corps physique que l'on peut bien rosser de coups, mais pas eux. C'est pourquoi je fus en mesure de réagir avec surprise, mais sans peur devant de réelles raclées de bois vert. Ce qu'ils pensaient comme « traînards » était aussi clair pour moi et je leur motivai pourquoi parmi les êtres humains il y a de tels « traînards ». Ils disparurent là-dessus — instruits, certes, mais grognons.

Une telle description est en danger d'être totalement mal comprise, c'est pourquoi je voudrais ici à présent l'aborder une fois encore de manière phénoménologique : Si quelqu'un s'était assis à côté de moi sur cette pierre, il n'eût aperçu aucun géant (au cas où il n'eût pas été immergé avec moi dans mon monde d'images). Ceux-ci n'étaient donc pas « là ». Ils étaient dans mes illustrations de l'atmosphère qui régnait alors là-bas. C'est pourquoi ces géants

¹ La qualité d'approfondissement d'un concept est illustrée par le concept « un » ou selon le cas « 1 ». Tout d'abord « 1 » ne veut « pas dire 2 » et caractérise de cette façon le premier nombre (naturel) dont le suivant est « 2 ». Ainsi utilise-t-on « 1 » en nombre. Si l'on approfondit « 1 » par « un », on attire alors l'attention sur le fait qu'il veut dire le contraire de « beaucoup ». Le « un » devient de nouveau un degré plus profond pour unité au sens d'un « devenir-un ». D'autres degrés peuvent s'ensuivre.

lapons m'ont aussi parlé en allemand : je leur prêtais ma faculté de parler afin qu'ils pussent s'exprimer. Du fait que c'était là un prêt, je vis au terme « traînards » [*Murkser* du verbe *murksen* : gâcher, torcher, bousiller ou flâner, musser, musarder, *ndt*] qu'ils voulaient exprimer quelque chose pour ce dont ils ne trouvaient rien de convenant dans la richesse de mon vocabulaire. Raison pour laquelle ils choisirent aussi un terme totalement inusuel pour moi. Tandis qu'ils l'utilisaient, ce qu'ils avaient en tête était pourtant clair pour moi. Ils voulaient dire quelqu'un qui, par son activité (je programme vraiment beaucoup) leur avait dérobé leur fondement d'existence.² Qu'ils m'apparurent comme de grossiers géants est largement à ramener à mon évaluation de la situation. Ils eussent pu être aussi des gnomes haineux, mais cela n'eût pas convenu à ce paysage finnois si vaste. Afin qu'ils puissent utiliser mon langage, ils ont besoin d'une attitude spéciale. On ne doit pas avoir peur de leur accorder des pensées comme lors d'un dialogue intérieur. On leur prête alors, pour ainsi dire, nos propres lèvres. Il est important de ne pas discourir entre deux, sinon on ne se réalise qu'une projection de sa propre intériorité.

Cette situation a-t-elle à présent aussi un aspect perceptif, ou bien est-ce que ce qui est raconté ainsi n'est qu'une simple historiette — plus distrayante que cognitive ? Une telle vérification avec une imagination est toujours requise. On doit dégager les inspirations agissant derrière les images (voir ci-dessous). Mais cela aussi ne me met pas à l'abri d'une vision simplement que je me fais moi-même. Pour moi, deux moments répondent du fait que dans cette histoire, pour le moins, tout n'est pas fait de moi : premièrement, l'apparition totalement surprenante de géants se réjouissant de donner des coups (je m'étais attendu, en effet, à un « douce spiritualité naturelle ») ; et secondement, le « traînard » — un terme qui n'est pas dans la richesse de vocabulaire de mon langage. Je comprends parfaitement que vous ne trouvez pas ceci très convaincant en tant que lecteur. Si je n'avais éprouvé cet événement moi-même je partagerais vos doutes. Mais une difficulté se révèle ici que je voudrais désigner comme une « souveraineté d'interprétation ». La prégnance de l'impression n'est pas évaluable extérieurement. Je ne décris pas non plus cette situation pour aller chercher une certitude auprès de vous, lecteur, mais au contraire pour rendre évident que l'on peut rarement évaluer des expériences vécues. Je suis quant à moi clair là-dessus qu'ici pour la chimère (superstition) et pour l'amour de soi, fenêtres et portes sont grandes ouvertes. Parce qu'il en est ainsi, une science normale condamne de telles pratiques projetant dans le royaume de la subjectivité. Même la psychanalyse est pour cette raison attaquée comme procédé scientifique d'investigation. On ne peut donc pas tout simplement abroger cette objection. Comme en psychanalyse, on attend de la part de tout thérapeute de subir lui-même une analyse, au moyen de laquelle il est censé apprendre à connaître ses propres projections, de même une bonne connaissance de son double est exigée de la part du scientifique de l'esprit. Il doit être en mesure de rendre compte là-dessus, là où il tarit les sources des images qui se réfèrent à lui-même et dans quels domaines il vaut mieux se taire sur ses images (projections), parce qu'elles ne racontent que des choses sur lui et pas sur le monde. Pour cela, il nous faut aussi une absence de préjugés sur soi-même. Ensuite on peut libérer la participation propre, tandis qu'avec la naissance des images on tient compte de l'atmosphère qui accompagne cette production. Lorsque s'immisce ce qui est propre, le basculement dans la surprise est remplacé par la familiarisation. Cela ne peut être aucun critère mais cela peut rendre méfiant.

J'espère qu'il est clair qu'on doit bien distinguer avec l'imagination, entre la source des images (inspiration) et leur réalisation qui — pour le moins tout d'abord — prend naissance

² La manipulation de machines entraîne à s'émanciper de tels êtres. Cela mène plus loin à ce que l'accès au monde élémentaire n'est plus recherché et en correspondance n'est plus non plus découvert. Mais dans un certains sens de tels êtres en sont réduits à ce que des êtres humains les acceptent dans leur vie quotidienne et se laissent accompagner par eux. Voir à ce propos : Andreas Heertsch : *Expérience spirituelle au quotidien*, Stuttgart 2014.

du propre recueillement du motif. On pourrait sous-estimer ce recueillement, or les rêves montrent déjà que l'âme dispose en propre de plus de motifs que la conscience ordinaire peut l'admettre. La manière dont on approche la source des images, je vais la décrire dans le paragraphe sur l'inspiration.

Revêtir des êtres spirituels

En science, les contenus des représentations imagées (donc des imaginations) sont désignés comme des « modèles ». Ils sont le plus souvent utiles pour illustrer des circonstances autrement difficiles à se représenter. Il y a ici aussi une cohérence qui est plus évidente à la conscience lorsqu'on peut se faire une image pour cela, une représentation permettant d'avoir une vue d'ensemble sur cette cohérence. Des modèles ont donc un caractère seulement descriptif ou explicatif. En eux-mêmes ce ne sont pas des connaissances [raison pour laquelle il vaut de se méfier des schémas, en général, *ndt*].

Dans l'anthroposophie (en tant que discipline de science spirituelle), les images imaginatives sont comme un habillage d'entités spirituelles³, dont l'essence fait face en dominant ou terrassant et dans le cas où on éprouve encore celle-ci plus ou moins de façon impropre, on tente de corriger cet habillage. L'imagination, dans cette acception même n'est pas elle-même une connaissance (quoique Rudolf Steiner la compte parmi les degrés cognitifs), mais plutôt un outil cognitif, pour ainsi dire un renforcement de la connaissance, qui surgit encore très délicatement et qui consiste en effet souvent par l'affirmation d'une atmosphère située à l'arrière-plan de la conscience.

Lorsque je décris ici une imagination comme la projection d'images personnelles sur l'écran intérieur, alors la question reste ouverte de savoir s'il existe des « films documentaires », c'est-à-dire des successions d'images, qui ne sont pas auto-formées comme éventuellement des impressions de vies antérieures. L'éducation à l'imagination vise à élargir l'assortiment en images de sorte que ces images ne soient pas (complètement) « faites main », mais seulement des images nées d'elles-mêmes dans la conscience, qui sont éventuellement manipulées. (Une telle ampleur de l'imagination serait donc mise à une échelle supérieure). Donc l'imagination débute avec des représentations et des modèles, mène à des essences spirituelles et à des atmosphères encore habillées par nous et vise finalement à des impressions imagées directement empruntées au monde spirituel.

Inspiration

Les sources de telles images se laissent découvrir, lorsqu'on apprend à les lire comme une « écriture ». Pour illustrer ce processus, considérons le processus de la lecture.

Lorsque vous lisez cet essai, vous vous étonnez peut-être de l'utilisation faite ici du mot « essai ». Mais dans cet étonnement, vous n'explorez pas la manière dont ce mot est écrit, quel est le type de police utilisée ici pour l'imprimer. Vous ne remarquez cela que si vous vous arrachez de votre habitude de lire et que vous regardez attentivement le contour des caractères d'imprimerie. Normalement on évacue tout cela en lisant : écriture, syntaxe, grammaire et autres. On y parvient pour autant que l'on connaît bien ces règles et formes.

³ « Cette activité du corps des forces formatrices [éthériques, *ndt*] se laissent comparer à une excitation de lumière irradiante. Une telle lumière rencontre l'essence spirituelle qui se manifeste. Elle est alors renvoyée par elle. Le clairvoyant voit donc sa propre lumière reflétée, derrière la limite de laquelle il perçoit l'essence ainsi délimitée. [...] L'essence spirituelle a une réalité objective [et est donc accessible à la science objective, *ndt*] ; l'image au moyen de laquelle elle se manifeste est une modification provoquée par cette essence dans le rayonnement du corps des forces formatrices. » Rudolf Steiner : *Les noces chimiques de Christian Rose-Croix dans du même auteur* : Philosophie et Anthroposophie (GA 35), Dornach 1984, pp.335 et suiv.

Celui qui domine plusieurs langues ne devient même pas conscient dans quelle langue il est justement en train de lire

Avec cela un principe de base devient visible dans la lecture : on évacue tous les moyens d'information pour regarder et se concentre sur le sens. Cela vaut aussi pour l'inspiration : tout ce qui est écrit doit certes être tout d'abord reconnu comme tel, mais ensuite on regarde au travers (ou en passant en revue les signes) directement sur le sens. C'est bien la raison pour laquelle nous encadrons [ou soulignons un mot, *ndt*] des images. Nous soulignons ainsi que ce qui se trouve dans le cadre, renvoie à quelque chose d'autre, cela ne se signifie pas. Celui, par contre, qui ne prend pas une image pour une image, ne tombe pas subitement dans la mentalité d'un restaurateur : à savoir, qu'il ne s'intéresse pas au matériau lui-même, le fond, les pigments, etc.

Ce processus fondamental peut être élargi. Prenons comme exemple la lecture du « livre de la vie ». Parvient-on à voir les événements de la vie comme une écriture qui veut être lue ? La manière ordinaire c'est de se laisser emporter par les événements de la vie et donc sans distanciation, se comporter à leur égard dans la mentalité et le rôle d'un restaurateur qui se focalise sur les pigments. Il importe de découvrir un cadre à l'image et donc de délimiter l'événement de son quotidien et de le mettre en rapport avec d'autres événements « encadrés » [pour les comprendre dit la géniale langue français! *ndt*]. Rudolf Steiner emploie ce processus par exemple dans sa symptomatologie historique. Parvient-on, donc à découvrir des éléments comme symboles, comme signes ou caractères, qui veulent être lus ?⁴

Comment lit-on sa conscience ?

On espère évidemment que la conscience « à vide », décrite par Rudolf Steiner comme une condition préalable à l'inspiration ne soit pas créée du fait que l'on s'installe dans un coin et que l'on se mette à « méditer la conscience vide ». J'ai tenté moi-même pendant un temps de « remplir » ma conscience de ce vide jusqu'à la faire « déborder de conscience vide ». Qui veut produire une conscience vide au moyen d'une méditation, tombe dans le même cas que celui qui est invité à penser des « éléphants verts ».

On affirme que l'on ne voit que ce pour quoi on dispose déjà des concepts correspondants. Souvent on ne voit même pas ce que l'on peut prouver soi-même au moyen d'une petite expérience⁵ de *YouTube*. Dans quelle mesure une perception pure soit possible, je ne souhaite pas explorer la question ici, mais il y a, à côté d'un acte de voir conceptuellement guidé, une autre disposition importante, à savoir, que ce que je vois soulève une question ! La question renvoie à une tache blanche sur ma carte du savoir. Dans la question, la conscience fabrique donc le vide de la conscience. L'art consiste à rendre clair auparavant ce qu'on ne sait pas, mais qu'on veut savoir (préparation) et de garder cet alignement, en laissant tomber pourtant tout ce qui dépend des détails, des termes du problème, en passant devant eux en regardant dans l'ouverture du cœur. On éprouve alors l'exigence de maintenir cette ouverture du cœur sans renoncer à l'alignement. Je voudrais comparer cela avec l'attitude de musiciens improvisant ensemble : cela étant il y a des conditions préalables à cela, pour préciser, celles de maîtriser son instrument, des concertations sur le type de ton, le style de musique, éventuellement aussi sur son déroulement. Mais le musicien individuel doit agir à partir de l'actualité qu'offrent ses partenaires. Cette forme de présence d'esprit se laisse exercer. C'est une combinaison faite de concentration et d'indépendance d'esprit⁶.

⁴ L'expérience montre que les événements de la vie deviennent parlant, lorsqu'on commence à les prendre en compte. (L'Ange personnel met à profit cette occasion en collaborant avec « son » [guillemets du traducteur, *ndt*] être humain.

⁵ www.youtube.com/watch?v=vJG698U2Mvo & www.youtube.com/watch?v=IGQmdoK_ZfY

⁶ Deux exercices qu'exerce un individu ont des objectifs opposés. La concentration exclut tout ce qui est non-voulu, l'indépendance d'esprit permet quant à elle tout ce qui n'est pas voulu.

Dans cette disposition des impressions peuvent (mais ne doivent pas forcément) venir en conscience, qui sont tout d'abord — telles de légers pressentiments — délicates et subtiles. Ici la conscience est renvoyée à utiliser son prompt instrument imaginaire [dans l'esprit de Goethe, *ndt*], pour renforcer et maintenir les impressions qui ne font que glisser rapidement. Savoir quand ces impressions arrivent, c'est parfois aussi une question de naturel. Dans les Drames-Mystères de Rudolf Steiner, surgissent en scène⁷ deux représentants de l'orientation mystique, qui conquièrent leurs expériences spirituelles par la méditation, en opposition à Strader, pour lequel l'expérience de l'esprit ne prend d'abord naissance que lorsqu'il se consacre à des faits idéels. De Carl Friedrich Gauss — un des mathématiciens les plus importants dont émane un grand nombre de théorèmes mathématiques et leurs démonstrations — nous a été transmis la manière dont il a cultivé cela. Il s'adonnait au problème en question le matin, s'en allait ensuite déjeuner pour faire ensuite une promenade sur les remparts de Göttingen, de 45 minutes environ. Les idées de démonstration lui venaient alors, qu'il continuait ensuite à mettre en formes.

Les impressions qui entrent dans la conscience par l'inspiration, sont des « connaissances » seulement selon une acception provisoire : On sait par elles, mais on doit clarifier la manière dont elles s'adaptent à l'ensemble du savoir acquis jusqu'à ce moment-là. La science est nécessaire pour cela et certes ici foncièrement dans un sens courant. Les impressions acquises doivent être insérées, [ou plutôt couchées avec beaucoup de délicatesse et prudence pour ne pas les altérer, *ndt*] dans l'horizon de son propre savoir. Ainsi peut-il devenir évident alors qu'il n'existe pas de « fausses » impressions. « Fausses » elles le deviennent du fait seulement qu'elle sont mises en ordre dans un environnement auquel elles n'appartiennent pas d'elles-mêmes, mais au contraire auquel je les renvoie avec mon arbitraire — par exemple, lorsque je peux les regarder sans être dépourvu de convoitise.

Ici aussi un exemple : Jadis je cherchai une nouvelle habitation. Lorsque j'aperçus la maison pour la première fois, je « sus » subitement : « Ici, tu vieilliras ». Je fus bien entendu très surpris de ne pas en avoir l'adjudication. Ainsi me devint-il évident que ma vision : « Ici tu vieilliras » reçut un petit déplacement. Il eût été plus correct de dire « Ici quelqu'un a vieilli ». Mon désir avait donc provoqué une distorsion, de sorte que l'impression correcte se plaçait dans un contexte marqué de concupiscence et succomba à une illusion.

Intuition

L'intuition aux yeux de la science actuelle, est une impossibilité, parce qu'elle montre qu'elle est sans erreur. Celui qui vit donc dans l'intuition, vit dans la vérité. Comment cela se fait-il ? Nous en rencontrons les premières amorces déjà chez Saint Augustin (354 - 430).⁸ Il explore l'être et le doute : *Quid si falleris ? Se enim fallor, sum.* (qu'en est-il si tu te trompes? Même si

⁷ Voir Rudolf Steiner : *Les Drames-Mystères (GA 14)*, Dornach 1998. Dans le 13^{ème} tableau de *L'éveil des âmes*, Capésius redonne à partir de sa vision spirituelle les paroles de Strader déjà décédé [pp.506 & 507 aux éditions TRIADES en français, *ndt*] : « Ne rien forcer ; — rester seulement sereinement en paix ; / Dans la pleine attente de l'âme / C'est l'attitude d'âme du myste » — Strader redonne donc jusqu'ici dans cette mesure, l'atmosphère de l'âme présente chez Capésius et Balde dans les paroles même de Balde, tirées du 3^{ème} tableau [p.427 en français chez TRIADES, *ndt*]. Cependant Capésius continue de citer Strader plus avant : « L'âme suscite / Elle-même sans l'avoir cherché dans le cours de la vie, / Si l'âme humaine a vigoureusement cherché, — / À explorer spirituellement à la force des idées. — La résonance en vient dans l'âme souvent aux heures de silence, / Nonobstant aussi dans les prouesses de l'effervescence ; elle veut seulement, / Que l'âme distraite, ne se dérobe point — Au subtil éveil de l'événement spirituel. » À l'endroit cité précédemment, p.552 [p.506 en français chez TRIADES, *ndt*].

⁸ Voir Saint Augustin : *Vingt deux livres sur l'état de Dieu*, 11^{ème} livre, Chapitre 26 : « Il faut dire que nous existons, nous savons ce qui est de notre être et nous aimons cet être et ce savoir. Et dans ces trois points, aucune possibilité d'illusion ne nous inquiète par la simple apparence de vérité. Car nous n'appréhendons pas celle-ci de la même façon que toutes les choses en dehors de nous avec n'importe quel sens corporel, comme nous percevons sensoriellement les couleurs par le regard, les sons par l'ouïe, les parfums par l'odorat, les objets du goût par le sens du goût en les goûtant, le dur et le mou par

je me trompe, je suis). Avec cela l'attitude fondamentale de l'intuition est caractérisée : je suis quant à moi certain dans ce que je fais.)

On peut mettre cela à nu dans un petit exercice sur le Je propre lui-même. On répond à la question : « Qui suis-je » (à partir de la conscience ordinaire) en ôtant au fur et à mesure ce qu'on n'est pas et ensuite on cherche ce qui reste. Pour cet exercice, il est utile d'être au clair sur la différence entre « habituel » et « essentiel ». Qu'ai-je ? et : Qu'est-ce que ou qui je suis ? On n'est pas ce qu'on a. Avec cela tout ce qui a de quelque manière un caractère d'objet est supprimé. Car on peut désigner tout ce qui est objectal. Mais ce qu'on cherche c'est celui qui désigne. La chose est déjà évidente avec les formulations négligentes comme « je suis garé(e) en bas » (et on veut dire en vérité que c'est son auto qui est garée en bas). Mais on a aussi des idées, des sentiments. Il se révèle finalement lors de cette considération, que ne persiste que celui qui considère lui-même et veille par conséquent qu'il est certain de lui, car de fait il se produit lui-même dans cette activité.

Dans le sens des concepts mis à l'échelle ceci est le degré inférieur de l'intuition. Je voudrais encore l'élargir quelque peu : une intuition est une « expérience éveillée » : tandis que je n'enregistre pas seulement une expérience, mais plus encore je l'accomplis éveillé lorsque j'entre dans l'intuition. Ainsi s'engendre par exemple l'interrogation biographique du milieu de la vie : « Vis-je véritablement et réellement — ou bien sais-je seulement que je vis ? » (une question captivante ici : que veut dire « savoir » ici ?).

On pourrait refondre tout cela dans le vocable : « Je et les *siennes* ». Avec « *siennes* » je veux dire les activités de se placer dans l'être, au moyen de sa propre activité, de veiller à ce que je sois sûr que cela me révèle, parce que justement je ne peux pas dénier que j'exécute ces activités et avec cela je m'assure comme un auteur : « La *sienne* se fait *sienne* elle-même. »

On ne renvoie ici avec cela qu'à un degré intermédiaire : en y regardant de plus près ce « *sienne* » est une *sienne* particulière et non pas simplement une *sienne*. « La *sienne* simplement » est plus une description de la forme d'expérience et de la forme d'activité (degré suivant voir plus bas : le « Je comme »).

Le monde sensoriel apparaît aussi en conscience comme une intuition : il surgit d'une manière telle que je ne peux pas nier son apparition, son existence. (Cela ne doit pas être confondu avec l'interprétation des impressions sensorielles.) Toutes ces expériences de l'être surgissent avec le sentiment : Ainsi en est-il ! Philosophiquement, on caractériserait cela comme une évidence. En mettant à l'échelle plus basse c'est le sentiment qui surgit lorsqu'un nom oublié ré-émerge à la conscience : C'est lui ! On en est aussitôt sûr. Cette manière dont une évidence apparaît, signale que je suis nécessairement participant à la réalisation de cette assurance et que je dois l'être. Mais cela est la fin de toute vérité absolue (indépendante de moi). L'âme de conscience veut être attenante à la réalisation de la vérité. Ce peut être des choses justes — vérifiées autrefois, que je vais rechercher dans ma mémoire avec leur

l'attouchement, à partir desquels objets sensoriels nous nourrissons aussi des images qui leur sont très semblables mais ne sont plus de nature corporelle, mais des idées que nous fixons dans notre souvenir et par elles nous sommes incités à les désirer ; au contraire, sans que pût se faire valoir de quelque manière une illusion fallacieuse de l'imagination et de ses créations, pour moi c'est un fait foncièrement solide que je suis, que je sais et que j'aime : mais qu'en est-il si toi tu te trompes ? Pour préciser, si je me trompe, alors je suis. Car celui qui n'est pas, ne peut pas bien sûr se tromper non plus ; et par conséquent je suis, lorsque je me trompe. Donc parce que je suis, lorsque je me trompe, comment pourrais-je me tromper sur mon être, puisque qu'il est nonobstant certain, justement parce que je me trompe. Et donc même si je m'égarais, je devrais encore justement être, pour pouvoir m'égarer et en conséquence je ne me trompe sans doute pas dans la conscience que je suis. Par suite, je ne me trompe pas non plus du fait que je sais au sujet de ma conscience. Car autant je sais que je suis, je sais justement aussi que je sais. Et en aimant ces deux faits concrets, j'ajoute aussi cet amour comme un tiers de la même certitude des choses, que je sais. Car ce n'est pas en ce que j'aime que je me trompe, si je ne succombais à une erreur dans l'objet de l'amour ; quoique même si celui-ci était mensonger, l'amour deviendrait nonobstant l'amour d'une image mensongère et serait donc un fait concret » Source : <https://www.unifr.ch/bkv/kapitel1929-25.htm>

prédicat de « justes ». Pour une vérité, j'ai cependant besoin de ma participation existentielle (sur la petite échelle de l'expérience du « Ah ! » qui répond de la réalité (authenticité)).

Je comme expérience du Tu

Ce sont tout d'abord les expériences solipsistes : je couve en moi [*brüten = couvrir, tramer, ourdir et aussi machiner, ndt*]. Avec cela n'est décrite jusqu'à présent que la forme d'expérience de l'intuition. Le degré suivant consiste à élargir cette disposition à autre chose. Le défi c'est de développer de l'empathie au sens, non seulement d'une identification par le sentiment, mais plus encore aussi d'un penser et d'un vouloir vers l'intérieur.

Le langage met à disposition le petit mot le plus juste « comme » [*als*] : Je *comme* XY-être. Dans la disposition du « comme », je sais de moi, mais je l'immerge dans un tu. À l'occasion la séparation sujet-objet ne joue plus aucun rôle. Elle est supprimée ou sans signification dans l'intuition. Je sonde avec mon Je l'autre être, en mettant ce je à disposition d'autrui, afin qu'il puisse s'y exprimer dedans. À l'occasion de quoi le terme « exprimer » est déjà trop objectif. Il n'y a plus d'ici ou de là. La description la plus brève serait « nous ! ». On doit de nouveau s'exercer à ce mettre-à-disposition. Il a des aspects, comme ceux que j'ai décrits dans l'inspiration relativement à l'attitude interrogative. Mais ici il s'agit d'une ouverture du vouloir.

Pour conclure, que soit encore indiquée une tentative de la manière dont on peut élargir ce vouloir de sorte qu'il ressemble un peu à celui des Hiérarchies. Lorsqu'on découvre, que l'on peut s'émerveiller du fait que dans le monde il y a principalement quelque chose qui reste constant et que nous découvrons dans ses lois naturelles, dont nous attendons qu'elles ne se modifient simplement pas, alors seulement peut naître tout d'abord un ébahissement sur cet être constant. Si l'on tente alors de co-accomplir cette volonté portant le monde : « Je comme porteur co-volontaire du monde » (chez moi, plutôt : « Je comme *tout petit* co-volontaire porteur du monde »), alors il se peut que l'on pressente dans ce nous une puissante sublimité faisant durer le monde. On ne peut que la pressentir doucement (malgré l'intuition), parce qu'il est rapidement évident que je peux bien trop peu suffisamment co-participer à ce vouloir. Ce que je peux faire a une certitude d'expérience (intuition), mais fait encore partie, avec une assurance toute pareille, de l'impression d'une sublimité inatteignable pendant longtemps encore.

Discussion

Avec des concepts de mise à l'échelle variable, on court le danger de se conformer à ce qui est au plus bas, puisqu'en principe on « peut » déjà tout. Ils ont cependant l'avantage que l'avancée en direction de la connaissance suprasensible ne doit pas être reportée à plus tard. Un autre danger sont les ruptures, car l'échelle à mettre au point ne peut pas être continue. Si un faux point de départ est pris, l'échelle induit en erreur. (« Le plus bas degré de l'imagination est la télévision » c'est là, par exemple, une erreur parce que ce qui appartient centralement à l'imagination c'est la participation propre de l'être.) Celui qui met à l'échelle, revendique que la mise à l'échelle aille vers le bas : sachant ce qu'il en est « véritablement », le modèle quotidien est décrit à partir de là, s'il est censé former une porte sur ce qui est véritable. Je suis conscient quant à moi qu'ici je ne peux éviter cette réclamation. Je me sentirais mal compris cependant, si le lecteur dût en conquérir l'impression que j'ai tenté de décrire ici comment les circonstances sont « véritablement ». Je souhaite beaucoup plus, quant à moi que le lecteur considère cet essai plus comme une introduction à se mettre à

l'ouvrage, lors de laquelle je veux présenter ma technique. Je suis sûr que d'autres suivront d'autres ouvrages et de meilleures techniques et j'espère en conséquence un échange entre chercheurs.

Die Drei 11/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Dr . Andreas Heertsch est, depuis ses études de physique actif dans la recherche sur le cancer en Confédération Helvétique.